

La révolution viennoise — L'actionnisme radical

Entretien avec Michel Onfray

Daniele Rousset

Numéro 75, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46177ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousset, D. (2000). La révolution viennoise — L'actionnisme radical : entretien avec Michel Onfray. *Inter*, (75), 34–35.

La révolution viennoise

L'actionnisme radical

entretien avec Michel ONFRAY

Daniele ROUSSEL

Daniele ROUSSEL : Je me suis demandé pourquoi l'actionnisme viennois est né à Vienne et nulle part ailleurs. Je crois qu'on ne peut comparer les happenings avec l'actionnisme, il y a une tradition autrichienne, un terrain préparé par FREUD, REICH, SCHÖNBERG, MAHLER, WITTGENSTEIN, etc., et c'est aussi une réponse à HITLER. Comment expliques-tu cette naissance viennoise ?

Michel ONFRAY : Effectivement, il existe une tradition spécifiquement autrichienne. JOURNIAC, Gina PANE, Orlan, Chris BURDEN se sont installés sur d'autres terrains. Mais tout cela est normal : une pensée est produite dans un environnement historique. Et l'Autriche ou la France n'ont pas les mêmes passés, les mêmes objets à purifier, à dépasser. L'Autriche est le pays de la culture la plus moderniste de SCHÖNBERG à Karl KRAUS, de MACH à WITTGENSTEIN, de FREUD à SCHNITZLER. Mais Vienne est aussi la ville d'HITLER. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, cette capitale, qui est au sommet de la culture en tout, pratique un grand écart mortifère entre la fine pointe de la civilisation européenne et ce que sera l'apocalypse des camps de la mort.

D.R. : Est-ce que le fascisme poussé à cette extrémité, comme cela a été le cas chez HITLER ou en Autriche, a en fait avalé ce monstre sans rien dire ? Pourrait-on dire que chaque individu a été quelque part inconsciemment soulagé de cette permission non formulée de vivre ses propres pulsions destructrices ?

M.O. : Oui, je dirais, de manière un peu provocante, que le peuple est très femelle, en ce sens qu'il a accepté le tyran tel un maître qui l'a possédé dans la brutalité et qui l'a fait jouir dans le sang, la sueur, la mort et la douleur. HITLER a sculpté les pulsions de mort de la nation, du peuple. Les élites, quant à elles, sublimaient Thanatos dans des œuvres d'art. Et l'art dut plier genou devant la politique, car la violence est toujours plus efficace que les idées pures.

Il faudrait prendre le temps de montrer comment, dans cette époque, la mort joue un rôle majeur, même métaphoriquement : par exemple, on pourrait expliquer en quoi la révolution du dodécaphonisme participe d'une volonté de mettre à mort l'ancien rythme, l'ancienne mélodie, les anciennes cadences ; l'abstraction est aussi une volonté de mettre à mort la figuration ; la pensée de WITTGENSTEIN procède d'une volonté de mettre à mort la métaphysique classique, traditionnelle et occidentale, au nom de la logique ; le système de FREUD détruit et assassine lui aussi la conscience classique en disant qu'elle n'est pas ce que l'on a dit d'elle pendant des siècles. La pulsion de mort est, à l'époque, une catégorie opératoire majeure.

D.R. : Mais ce sont des destructions créatrices...

M.O. : Oui, bien sûr, car c'est une destruction inscrite dans une dialectique : le premier temps, celui de la destruction, suppose le deuxième temps, celui de la construction. De son côté, le peuple a donné dans le temps de la destruction en pensant qu'il y aurait une construction. L'hystérie d'une personne est deve-





Le public invité à détruire « officiellement » des œuvres dans un musée ? Dans le courrier des lecteurs du dernier numéro de *Flash Art* (n° 209, nov.-déc. 99) un certain Jef BOURGEOU invite Giancarlo POLITI, l'éditeur du magazine, à collaborer au catalogue d'une exposition que le Musée d'art contemporain de Détroit proposerait (en collaboration avec le Detroit Institute of Arts) sur la question de la destruction de l'art au vingtième siècle. L'exposition, dont il se dit le directeur de projet, et dont le titre serait *Kaboom*, inviterait le public « à détruire des œuvres tels *Object to be Destroyed* de Man RAY, à bomber un signe de piastre sur un MALEVITCH (à la BRENER), à recoudre un FONTANA en morceaux, à pisser dans l'*Urinoir* de DUCHAMP ou à effacer un dessin de De Kooning ». La date mentionnée dans *Flash Art* est décembre « of this year » mais au moment d'aller sous presse on ne trouve toujours pas d'information publique à ce sujet (web), et les institutions n'ont pas répondu à ma demande d'information [natp].

nue l'hystérie du peuple. Le moment négateur avait pour objet la civilisation incarnée dans Vienne ; le moment affirmateur s'appuyait sur le fantasme d'une société raciale pure, idéale, débarrassée de ses juifs, de ses vermines, de ses communistes, de ses homosexuels, de ses artistes décadents, de ses francs-maçons, de ses intellectuels. On se retrouve en 1945 sur des décombres parce que l'on s'aperçoit que cette apocalypse n'a travaillé que sur le terrain du négatif et que rien n'est récupérable du nazisme, rien du tout, sous quelque forme que ce soit, rien du tout, du tout.

Par ailleurs, malgré cette sinistre incarnation nihiliste dans l'histoire, toute l'esthétique contemporaine procède des révolutions esthétiques de cette époque-là : c'est parce qu'il y a eu WEBERN qu'il y a aujourd'hui Pierre BOULEZ, Pascal DUSAPIN, Éric TANGUY et tant d'autres. Même chose pour la psychanalyse, car on ne peut plus écrire ni penser aujourd'hui comme si FREUD n'avait jamais existé. Donc ces deux pôles, ces deux moments très antagonistes en Autriche, mais aussi un peu partout, ont porté à son paroxysme l'opposition entre une pulsion positive, une volonté de construire, et une pulsion négative, une envie de détruire.

L'actionnisme viennois s'est installé sur les décombres encore fumants de cette apocalypse. Pour tous, il s'agissait de vivre à nouveau dans une Autriche qui s'était abandonnée, qui avait confié son destin au nazisme. Donc, il a fallu pendant très longtemps tâcher de comprendre pourquoi tant d'hommes et de femmes avaient donné dans cette soumission, cet abandon, cette passivité à l'endroit du dictateur, comment on en était arrivé là. D'où la réflexion appliquée à l'endroit des embrayeurs et des courroies de transmission : la morale classique, le mouvement fasciste, national-socialiste.

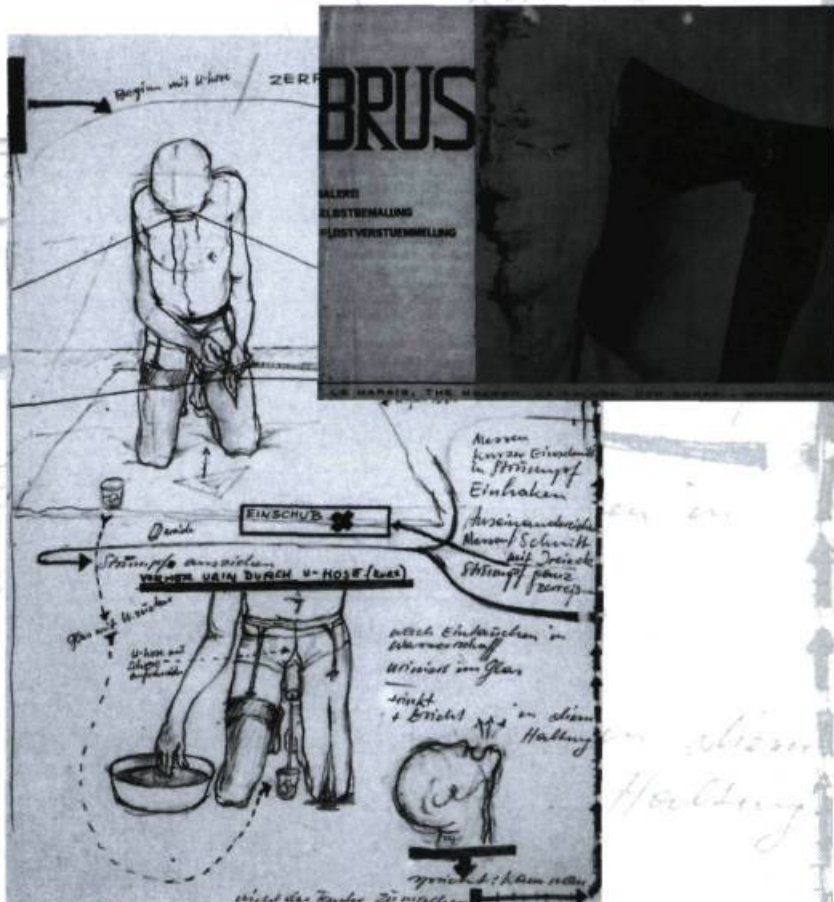
Thomas BERNHARD a proposé sur ce sujet tout ce que l'on pouvait dire sur le terrain de l'écriture. L'actionnisme viennois l'a formulé avec ses moyens en attaquant ces courroies de transmission : l'Église, l'État, la religion, la morale bourgeoise, la famille, le travail, la patrie, enfin tout ce qui avait fait les valeurs du fascisme nazi et qui fait toujours les valeurs du fascisme où qu'il soit.

D.R. : Dans l'actionnisme j'ai vu aussi une réponse au fait que l'homme se soit laissé dominer par la pensée, le rationnel, qu'il ait voulu oublier les découvertes de DARWIN montrant que l'homme n'est pas un fils de Dieu tout-puissant sur la Terre mais le fils d'un singe... L'homme a voulu, en réprimant et en oubliant ses pulsions, se faire un homme « propre ». Le reniement de ses origines l'a, à mon avis, déformé, car les pulsions et les sentiments ne se laissent pas réprimer mais ressortent comme un venin informel. L'actionnisme est pour moi le façonnement positif de ces pulsions, des sentiments avec l'aide de la pensée (possibilité de concept). L'actionnisme ne rejette rien, ne cache rien, il donne une forme brutale à tout ce que l'être a en soi. Il représente sans gêne, de façon brutale et créative les déficits de la société. Le dernier grand pas dans l'évolution a été la mise en place du langage et de la pensée chez l'homme ; je crois que la prochaine nécessité serait la liaison entre la pensée, les sens, les sentiments, le corps, les pulsions, etc. Je crois que l'art peut donner une réponse à la vie.

M.O. : Il est vrai que l'histoire de l'Occident, récemment, est l'histoire de trois grandes fractures induites par COPERNIC, DARWIN et FREUD. COPERNIC affirmant : la terre n'est pas au

centre du monde, mais simplement satellite en périphérie, l'homme perd de sa superbe et de son orgueil. DARWIN écrivant : l'homme n'est pas le sommet de la création, mais l'aboutissement d'une évolution d'un certain type de singe, son orgueil en prend un autre coup. Et puis FREUD annonçant : nous ne sommes pas libres, car nous sommes déterminés par une nécessité qui est celle de l'inconscient, voilà trois coups de boutoir essentiels qui détruisent la conception classique de l'homme, avant de l'installer sur un champ de ruines.

Si l'homme n'est pas au centre du monde, s'il n'est pas essentiel, nécessaire, ni libre, s'il obéit à des nécessités qui le débordent et le dépassent, alors que reste-t-il qui fasse sens ? Pas grand-chose. Que peuvent bien signifier ces parts animales ? Qu'y a-t-il encore de spécifiquement animal en nous ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? Les civilisations sont les produits des instincts, car toutes se structurent par les interdits et les lois qui invitent à ne pas obéir aux pulsions, aux instincts, aux passions. D'où la sublimation, l'œuvre d'art et la religion, ce que les marxistes appellent la superstructure, l'idéologie. Et conjointement le malaise induit par l'abandon radical et sans distinction de toutes ces parts animales essentielles. L'actionnisme viennois a proposé une révolution radicale sur ce terrain en pensant que la civilisation pouvait ne pas être un moyen de réaliser ce qui, par ailleurs, était frustré. Ces instincts, passions, pulsions, plutôt que de les détruire, de les nier, de les broyer purement et simplement, on pouvait aussi les prendre et les sculpter, en faire quelque chose, les canaliser, les façonner. Ou faire de telle sorte que l'on joue avec ces matériaux dangereux qui sont des matériaux essentiels pour que la civilisation ne soit pas un pur produit de la frustration, mais qu'elle soit un moyen d'épanouissement.



Dans le contexte de ce numéro, sur le rapport Art et destruction, nous avons cru pertinent de publier des extraits d'un entretien qui fut publié d'abord dans l'ouvrage de Daniele ROUSSEL *Der Wiener Aktionismus und die Österreicher. Gespräche*, Ritter Klagenfurt, 1995. Nous remercions Daniele ROUSSEL et Michel ONFRAY pour leur autorisation de republier. [NDLR]